Ge H° 749
FRE.3
190302
Case
FRC
20552

DISCOURS

Pour la Fête des Canoniers-Volontaires de l'Armée Parisienne, prononcé en l'Eglise de Notre-Dame, le dimanche 4 décembre 1791,

Par M. LAMOURETTE, Evêque Métropolitain du Département de Rhône et Loire, et Député à l'Assemblée Nationale.

Monsieur le Maire et Messieurs,

Tandis qu'au-delà de nos frontieres, et dans l'intérieur de l'empire, les ennemis de la liberté publique se concertent et se correspondent, pour produire, au milieu de nous, des scenes de subversion et de désordre, une portion précieuse, robuste et invincible de notre armée nationale, vient prêter devant ce Sanctuaire auguste, et à la face des représentans de cette grande cité, son serment de vaincre toute force qui osera s'élever contre la délivrance du peuple, et se mouvoir pour le replonger dans la honte et les tribulations de son ancienne servitude.

Généreux soldats de la patrie! vous avez sur-tout apprécié, dans la solemnité religieuse qui vous rassemble en ce jour, l'occasion qu'elle vous offroit de redire à la France libre, que le sang qui vous coule dans les veines, est toujours à elle, et que vous n'estimez la vie, que par le sentiment qu'elle vous donne de votre courage pour affronter la mort. Vous avez voulu faire ressouvenir vos concitoyens que si les circonstances vous ont tenus circonscrits dans les vertus de la paix, ce repos n'a fait que nourrir et accroître votre inflexible énergie; et qu'au premier signal de la loi, ils verront si vous êtes dignes d'être François et libres.

Mais, ô vertueux soldats! vos freres n'avoient ni oublié vos belles actions, ni méconnu le prix de vos

THE NEWBERRY LIBRARY

héroïques sentimens. Cette suspension de votre activité et de votre mouvement n'est que l'immobilité majestueuse de la valeur, toujours prête à s'élancer, mais qui attend que l'heure sonne. Il y a même, dans ce silence d'une grande force, je ne sais quoi de profond et de terrible qui interdit et déconcerte peut-être plus efficacement l'ennemi, que tout l'éclat des explosions et des combats : peut-être ce calme dans lequel vous méditez vos devoirs, et où vous étudiez la sublime théorie des victoires, a-t-il déja plus puissamment découragé les complots de nos légions émigrées, que si vous vous fussiez hâtés de voler sur leurs pas, et de vous environner devant elles de tout le formidable appareil de vos bouches d'airain et de vos globes de bronze.

Je le dis avec joie dans le temple du Dieu de la paix, ce n'est que notre unité, ô concitoyens ! qui opposera une insurmontable résistance aux projets insensés de ceux qui ont juré de nous repousser sous le joug de l'esclavage. Voulons-nous éteindre dans leur ame, jusqu'à l'espoir de faire chanceler un seul moment l'édifice sacré de nos lois régénératrices ? parvenons seulement à les convaincre que nous tendons tous au même but, et que nous voulons tous la même chose.

J'ose affirmer, en présence de ces Saints Autels, que si les ennemis de notre révolution avoient la certitude qu'elle est voulue de la même maniere, dans le même sens et dans le même esprit par tous ceux qui font gloire de marcher sous l'étendard du patriotisme et de la liberté, cette grande révolution se soutiendroit contre les impuissantes convulsions du mécontentement et de l'orgueil, sans qu'une seule goutte de sang devînt le prix de la stabilité du bonheur des François.

O que cette force sourde, uniforme et calme qui réside au sein d'un peuple qui n'a qu'une volonté et qu'une ame, est bien plus imposante et plus redoutable, que tout le tonnerre et toutes les fumées qui ébranlent et qui obscurcissent les champs de la guerre! car savez-vous, sages concitoyens, ce qui soutient les espérances, et ce qui perpétue les tentatives de ceux qui menacent la liberté ? c'est qu'ils croient voir l'empire divisé en trois parties qui s'entre-cho-

quent, et qui, à force de se froisser et de se heurter, anéantiront tous les ressorts de la résistance publique. Les uns, disent-ils, redemandent l'ancien régime; les autres, amis de l'ordre, de la sagesse et de la paix, veulent tout simplement le maintien de la constitution, et la clôture de la révolution : les derniers, enfin, sont des hommes qui se plaisent dans l'éclat des grandes vicissitudes, qui se font une étude de retarder la fin de tous les mouvemens qui nous agitent, et qui cherchent, dans une extension de révolution, un aliment à leur besoin de faire une grande sensation, de s'immortaliser dans l'histoire de cet empire. Voilà ce que disent nos ennemis. Ce qu'ils esperent, ce n'est pas de nous vaincre; mais c'est de venir achever une destruction qu'ils s'attendent à trouver fort avancée par l'influence naturelle des divisions qui nous affoiblissent. Si nous parvenons jamais à les détromper de l'idée qu'on leur a donnée de la disposition de nos esprits et de nos cœurs, nous paralysons d'un seul coup tout ce système de rebellion et d'attaque, et nous réduisons toutes ces phalanges impatientes de voir le dénouement de leurs folles et coupables manœuvres, à la honte de maudire leurs chefs, et d'abjurer la contre-révolution.

Voulons-nous rendre la constitution indestructible, rallions-nous tous autour d'elle, et ne connoissons qu'elle. Le bonheur public est en dépôt dans cette arche sacrée : tout ce qui est en-deçà ou au-delà de cette auguste enceinte, est également profane. Quiconque nous écarte de cette grande colonne de notre régénération politique, soit en nous empêchant d'y atteindre, soit en nous la faisant dépasser, doit être compté parmi ceux qui ménagent des issues au retour du despotisme, et qui favorisent les plans des anciens oppresseurs du peuple. Car ces hommes qui savent tout faire servir à leurs ténébreux desseins, comptent encore moins sur les mouvemens et les efforts de l'aristocratie, que sur les immodérations et les erreurs du patriotisme. Cette ressource leur paroît même la plus sûre; ils sentent trop bien l'impossibilité de reconduire à la servitude, ceux qui ont une fois goûté les douceurs d'une liberté sage : ce qu'ils se proposent aujourd'hui, c'est de nous ramener à l'esclavage par l'anarchie, et de nous faire retomber

dans nos fers, par le seul poids de notre lassitude, de nos souffrances et de nos remords.

La constitution, chers concitoyens, la constitution! que ce soit là notre cri de triomphe, et le centre du ralliement universel.

Quand un édifice, après avoir été long-temps penché vers le point de sa chûte, a été enfin redressé sur sa base, et qu'il a recouvré son attitude verticale et naturelle, il n'y a plus qu'à le maintenir avec sagesse dans cet état heureux d'équilibre et d'harmonie. Mais si l'on continue de le pousser dans une direction contraire à son ancienne inclinaison, et que pour le garantir plus sûrement, on le courbe au même degré vers l'autre extrêmité de son horizon, alors son nouvel état redeviendroit le même que son état passé; il se retrouve à la même proximité de sa perte; il n'aura gagné à toutes les mutations qu'il a subies, que de périr en tombant du côté opposé à celui par où il avoit auparavant menacé ruine.

Sages citoyens! la constitution replace l'édifice de ce grand et superbe empire, sur les bases incorruptibles et éternelles de la liberté et de l'égalité. Le voilà, ce bel empire, qui se redresse avec majesté sur les ruines de tous les abus et de tous les désordres qui l'ont tenu si long-temps courbé vers le tombeau, et où il étoit sur le point d'aller s'engloutir avec tous les anciens royaumes que la fermentation des passions humaines y a précipités les uns sur les autres. La voilà cette France qui sort radieuse du sein de son opprobre et de ses longues tribulations, et qui offre à ses aimables et généreux enfants, des lois et un régime qui répondent à la dignité, à la fierté et la grandeur de la nature humaine.

Il ne s'agit donc plus de nous jetter dans des vues indéfinies, et dans des projets interminables. Il faut affermir la belle existence que nous donne une constitution qui est faite, qui est assise sur le trône de la France, pour imposer à nos monarques la nécessité aussi heureuse pour eux que pour le peuple, de ne regner que par la loi, et pour les avertir à toute heure des austeres devoirs que leur prescrit l'honneur de régir des hommes libres.

Il y a, chers concitoyens, des hommes qui s'appliquent à dérouter votre civisme, à neutraliser votre

ardeur pour la liberté, et votre amour pour la patrie, afin de vous rendre propres à exercer votre activité dans tous les sens, de vous rendre flexibles à toute espece d'entreprises, de pouvoir se servir de vous pour la ruine de votre propre ouvrage, en vous faisant croire qu'il s'agit de l'achever. La constitution, citoyens, voilà votre rempart contre l'artifice des ennemis de la liberté et de la paix. La constitution; voilà la regle qui vous fera discerner la voix de l'hypocrisie politique de celle des vrais et légitimes enfans de la liberté. La constitution; comparez avec les loix saintes qu'elle renferme, avec l'esprit de justice, de raison et de sagesse qu'elle respire, les desseins dont on vous parle, les idées qu'on vous insinue, les nouveautés qu'on vous propose. La constitution; que ce code sacré, que ce gage de votre bonheur, que ce fruit des veilles de vos représentans, que cette conquête de votre courage, oui, que ce livre soit toujours dans vos mains, qu'il soit l'objet de votre étude; rendez-vous-en les dispositions familieres, et soyez toujours prêts à dire à ceux qui voudroient vous tromper : *ce n'est pas là la constitution.* Gardez-vous encore, ô citoyens! de regarder comme des hommes sincérement dévoués au maintien de la constitution, ceux qui se déclarent publiquement les ennemis de la religion de vos peres. Car on ne peut plus se cacher qu'il existe, au milieu de nous, une conspiration contre le christianisme, et que des esprits dangereux semblent s'être engagés à empêcher que la révolution ne finisse avant que tous les temples ne soient renversés, que tout sacerdoce ne soit détruit, que tout culte ne soit anéanti sur la face de cet empire. C'est-à-dire que la désolante impiété ne rougit pas de nous indiquer ses abymes comme la perfection du bonheur public, et de vouloir nous montrer, dans notre rupture avec le ciel, dans l'abandon de toute morale, dans la hardiesse de braver toute crainte, toute espérance, toute conscience et tout remords, l'achevement de notre régénération, et le suprême triomphe de la liberte des François.

Mais le meilleur et le plus moral des peuples croira-t-il jamais, qu'un Dieu et une religion, ont cessé d'être nécessaires à l'homme, et que la liberté consiste dans le renoncement à tout devoir, et dans

le courage d'abjurer l'éternité et ses promesses? Croira-t-on jamais sur-tout, que *c'est là la constitution*? que c'est là cette constitution qui donne à la religion de nos aïeux, des droits si sacrés et si solemnels à la protection de la loi? cette constitution, qui, en reconstruisant l'empire, semble n'avoir consulté que l'évangile, et puisé dans sa sublime doctrine, tous les principes d'unité, de fraternité, d'égalité et de liberté, qui font la substance de ses lois, et l'ame de toute sa sagesse? Enfin, croira-t-on jamais que la perfection de la liberté et de l'égalité, demande la proscription d'un culte dont l'essence est l'unité, dont la morale est la fraternité de tous les hommes, dont la fin est l'établissement de tout le genre humain dans un état imperturbable d'égalité, de concorde et de bonheur? . . . Prononçons ici, mes-très chers freres, une vérité profondément liée à la nouvelle et glorieuse destinée de notre patrie: c'est que le christianisme, si cela se peut dire, est encore plus éminemment *constitutionnel* que notre constitution elle-même; car la constitution n'a reproduit l'égalité qu'entre des hommes et d'autres hommes; et le christianisme vous montre, dans le maître de la nature, le sang de votre sang, votre frere, votre concitoyen. . . . tant il est vrai que le point le plus mystérieux et le plus impénétrable de la religion évangélique, n'est, au fond, que le mouvement et le grand éclat de la tendance essentielle de dieu vers l'unité, et que cette incarnation dont les profondeurs servent de prétexte au blasphême, n'est autre chose que le mystere du *patriotisme* de la divinité! . . . Croyez-donc, sages citoyens, croyez que ceux qui s'appliquent à envelopper dans la masse des abus, à proscrire une religion si amie de la constitution, veulent toute autre chose que la constitution. . . . .

Vous avez, sur ce point, comme sur tant d'autres, une régle qui vous met à l'abri de toute méprise. Toutes les fois qu'il se manifeste, au milieu de vous, un dessein qui réjouit vos ennemis, qui affermit leurs espérances, qui tend à produire de nouveaux mouvemens, à prolonger nos discordes; à susciter d'autres catastrophes, et à entretenir l'empire dans un état perpétuel de révolution; dites que ceux qui conçoivent et qui poursuivent de pareilles entreprises, sont

les fléaux de votre liberté, et que tout est perdu, si on les écoute.

Or, qui peut se dissimuler que ce ne soit là le funeste caractere de cet esprit irréligieux qui, sous le nom de philosophie, souffle de toutes parts le poison de ses désespérantes maximes, livre au mépris public ce que toute la nation respecte, et n'aspire à rien de moins qu'à effacer jusqu'à la derniere trace d'une religion qui fit la consolation et le bonheur de nos peres, et dont les augustes symboles se trouvent gravés sur les antiques fondemens de l'empire françois !

Oui, braves concitoyens, voilà ce qui rassure cette aristocratie qui nous maudit au-dedans, et ces légions contre-révolutionnaires qui nous menacent au dehors. Car ils savent bien que c'est là un terrible changement qui ne peut s'entreprendre sans ouvrir une nouvelle révolution; ils savent bien que le peuple n'est pas mûr pour une telle subversion de ses idées les plus profondes, et de ses habitudes les plus enracinées. Ils savent bien que si, en ce moment, on soumettoit le sort du christianisme en France, à la demande et au récensement des suffrages de la nation, on verroit le peuple tout entier demander à grands cris la conservation de ses sanctuaires et de son culte; ces gages chéris de ses plus douces espérances, ces monumens si vieux et si vénérables de la félicité pure et de la naïve piété de ses bons ayeux. Ils savent bien enfin que ce qui pourroit leur arriver de plus heureux et de plus favorable au succès de leurs complots destructeurs, ce seroit que l'impiété réussit à mettre dans un état de guerre le sacerdoce de l'ancien régime et celui de la constitution; ce seroit qu'à force de se froisser et de se heurter, il ne resta plus de vestige ni de l'un ni de l'autre : ce seroit qu'il y eut un instant où le peuple se trouva sans prêtres, sans autels, sans culte, et où l'agriculteur expirant au fond de sa marécageuse chaumiere, tendroit envain ses mains ridées et défaillantes vers la religion, qui ne seroit plus là pour essuyer ses derniers pleurs, et benir ses derniers soupirs. . . . . Et c'est cette pause terrible de la religion, cette interruption subite du culte public, ce silence effrayant de l'airain des temples, cette morne désertion de tous les sanctuaires; c'est ce sombre état des choses

que vos conspirateurs attendent, comme le signal de la maturité de leurs manœuvres, et comme l'indice du relâchement de tous les ressorts de notre force publique....

O concitoyens ! qu'il est bien plus sage d'enchaîner la constitution de la liberté, à l'indestructibilité de la religion ! vous le savez, braves soldats de la patrie ! lorsqu'une artillerie formidable ceignoit cette grande cité, et qu'une force imposante et terrible étendoit ses mains énormes et fulminantes contre le berceau de la liberté vagissante au sein des orages, c'étoit la religion qui vous ouvroit ses temples, qui recevoit vos premiers sermens, qui bénissoit les instrumens de votre valeur, et qui imprimoit toute sa majesté à vos drapeaux flottans devant ses autels; et vous ne sortîtes jamais de dessous ces voûtes saintes et vénérables, sans éprouver un nouveau sentiment de la grandeur et de la dignité d'un soldat de la patrie et de la liberté.....

Achevez, intrépides défenseurs de la cause du peuple, achevez l'œuvre sublime de sa délivrance et de son bonheur. Et vous excellent peuple, n'oubliez jamais que l'irréligion nous rend encore plus malheureux que la tyrannie; qu'il n'y a pas de vraie liberté ni de vraie sûreté, où le vice n'a pas le frein du remords, ni la vertu, l'appât de l'espérance; que ceux qui aiment et qui observent la religion, sont les plus heureux de tous les hommes, et les plus incorruptibles de tous vos concitoyens; que nos peres qui sont descendus dans la tombe, et dont les images réveillent en nous de si doux sentimens, et une vénération si tendre, se sont bien trouvés de vivre dans la pratique de la sagesse qu'elle enseigne, et de mourir dans son sein.

Enfin, chers concitoyens, défions-nous de tous ceux qui ne savent s'arrêter à rien; qui voudroient tout recommencer; qui sont inépuisables dans leurs moyens de retarder l'établissement de l'ordre et de la paix.... l'évangile de la religion, et l'évangile de la constitution; voilà où se doivent concentrer toutes nos mesures, tous nos mouvemens et toutes nos sollicitudes. Voilà les deux grandes et inébranlables colonnes de la gloire et de la prospérité des François.

A LYON, de l'Imprimerie d'AMABLE LE ROY, place St.-Jean.